

THANASSIS VALTINOS

DU MÊME AUTEUR
EN TRADUCTION FRANÇAISE

—

Bleu nuit presque noir. Hatier, 1992.

Vie et aventures d'Andréas Kordopàtis. Climats, 1993.

La marche des neuf. Actes Sud, 1993.

Plumes de bécasse. Actes Sud, 1994.

Éléments pour les années soixante. Actes Sud, 1995.

Accoutumance à la nicotine

Douze nouvelles traduites du grec par

Gilles Ortlieb



finitude
2008

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUINZE
EXEMPLAIRES SUR PAPIER GITANES MAÏS,
NUMÉROTÉS DE I A I5.

Avant-propos

Les nouvelles de ce recueil sont, à l'exception de
Besoin urgent de lit, extraites de ces deux ouvrages :

Θα βρείτε τα οστά μου υπό βροχήν
(*Vous trouverez mes ossements sous la pluie*)
Éditions Agra, 1992, puis Hestia, 2007.

Εθισμός στη νικοτίνη
(*Accoutumance à la nicotine*)
Éditions Stigmi, 1984, puis Metaikhmio, 2003.

© Gilles Ortlieb, 2008, pour la traduction française.
© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2008.

Les récits qu'on va lire, rassemblés sous un titre auquel l'air du temps peut donner l'allure d'une provocation bénigne et salutaire, ont été choisis parmi les deux seuls recueils de nouvelles publiés par l'auteur, à une dizaine d'années d'intervalle, dans son pays. Le plus ancien d'entre eux, Août 1948, a paru pour la première fois en 1960, le plus récent est encore inédit dans sa langue d'origine. Chronologiquement, le spectre est donc large, en tout cas suffisant pour qu'on puisse dégager quelques constantes, ou ce qui pourrait s'apparenter aux éléments d'une grammaire narrative toute personnelle. Quant à l'auteur lui-même, si son nom est encore confidentiel en France, il n'y est pas non plus tout à fait inconnu,

puisque près d'une demi-douzaine de titres ont été traduits ces dernières années, chez divers éditeurs. On constatera aussi que le ton, donné d'emblée dans la première nouvelle, semble modulable en fonction de l'intrigue, mais qu'il ne varie guère sur le fond: peu de fioritures stylistiques, aucun drapé, un pathos réduit, dans le registre du constat, à son expression la plus nue, celle des événements chargés de le véhiculer — et de le dévoiler. Le personnage à la faux représenté sur la page de titre en constituera, bien sûr, une coda fréquente et rien moins qu'allégorique si l'on songe à la théorie de fantômes qui persistent à hanter l'histoire récente de la Grèce (depuis la « catastrophe » d'Asie mineure en 1921 jusqu'à l'invasion de Chypre en 74, en passant par l'Occupation et la guerre civile). Mais le lecteur pourra aussi découvrir, dans ces pages, des histoires de vendetta qu'on dirait droit venues d'un maquis corse (Sang pour sang), une condamnation discrète et résignée de l'urbanisation par le tourisme (Agnès: trente clichés), le rappel d'épisodes mal connus de la Seconde Guerre mondiale liés à l'anéantissement de la communauté juive de Salonique (Besoin urgent de lit), ou encore l'évocation voilée de certaine mélancolie proprement bureaucratique (Le Bois des Myrophores). D'une histoire à l'autre, ce même lecteur retrouvera, en proportions variables, une affection non dissimulée pour les vaincus, une forme de fascination pour les noms de lieux ou de personnages qui parviennent presque à gauchir ou innocenter la réalité

par le seul jeu de leurs sonorités, l'acuité d'un regard et d'une langue, le tout témoignant d'une présence d'autant plus attentive, dirait-on, que le narrateur se garde bien de prendre parti ou de juger. Le nuancier ainsi offert devrait, normalement, assez vite cesser de paraître exotique, et la couleur locale s'estomper pour laisser la place, au-delà du décor, au seul chromatisme des êtres et des situations.

GILLES ORTLIEB

Notre échec ne doit pas nous inquiéter car ce ne sont pas les choses qui importent, mais les jugements sur les choses. Nous sommes d'ailleurs, nous autres, des professionnels de la nostalgie.

Extrait d'une lettre
d'un négociant arabe à son associé grec.

Accoutumance à la nicotine

à Dimitris et Constantina

J'AI FUMÉ MA PREMIÈRE CIGARETTE à l'âge de onze ans, en 1943. Nous habitions alors à Karavas, à proximité du fleuve Eurotas, sur sa rive occidentale. Les circonstances nous avaient conduits à nous installer là au début de l'Occupation. Voici l'histoire :

De retour d'Albanie, un frère de ma mère, un jeune pharmacien qui se piquait de littérature et avait certains côtés aventuriers, au lieu de descendre vers Tripoli et de se diriger vers son village, emboîta le pas à ses compagnons — ses camarades du front — et se rendit à Sparte. Quelques mois plus tard, un médecin de ses amis avec lequel il partageait des souvenirs de salle d'opération dans les montagnes se maria. La dot

comprenait, entre autres, un vaste domaine situé à quatre kilomètres en dehors de la ville, avec des oliveraies, des agrumes et des pâturages. La propriété portait le nom de Karavas et le médecin, désireux d'y mettre bon ordre, cherchait un intendant. Notre père, charpentier émérite, se rendit aussitôt à l'invitation de notre oncle. Certains signes laissaient clairement augurer de la férocité de l'hiver qui nous attendait. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés, nous, Arcadiens des montagnes, dans la plaine.

Le domaine couvrait une superficie d'environ trois cents hectares. Je peux décrire l'endroit de façon relativement précise. Au pied d'un versant se dressaient quelques ruines suggestives. Deux entrepôts oblongs, de faible hauteur, entre lesquels béaient les épais murs de pierre d'une tour à deux étages, sans fenêtres ni toiture. Au début, chaque nuit, les cris des chouettes qui s'échappaient de ces murailles nous glaçaient le sang. La veuve Spyraina, dont il ne subsiste plus que l'écho de la voix, avait dit à notre mère: « Ce sont les âmes qui protestent. Vous vous y habituerez. »

Les fondations de la tour avaient été jetées par quelque descendant de Barbitsiotis Zacharias. Une tradition locale en rapportait les circonstances de façon assez détaillée. Ce fils ou petit-fils du klephte d'avant la révolution était allé un jour se poster au sommet de la colline de Yatrissa, avait écarté les bras et déclaré que tout ce qui se trouvait dans l'intervalle lui appartenait.

Il semblerait qu'il en ait martyrisé plus d'un, aux alentours. Aucun des petits cultivateurs qui formaient la plèbe de l'endroit n'osa jamais s'opposer à cet arbitraire et il paraîtrait également que, outre la rudesse propre à sa génération, les veines de cet homme endurci aient véhiculé d'autres penchants singuliers: les mères qui allaient chaque fois récupérer leurs filles ensanglantées murmuraient, la tête légèrement penchée: « Que le diable l'emporte ». Mais aucune d'entre elles, jamais, n'avait prononcé ces mots à haute voix.

En bordure de la propriété, là où le sol était d'un moindre rendement, se trouvaient quelques autres terrains de moindre étendue. Nous considérions leurs propriétaires comme nos voisins.

Les premiers temps, nous avons travaillé, tous les membres de la famille, jusqu'à épuisement. Après avoir abattu un cyprès qui verdoyait derrière la tour, notre père a fait place nette dans l'un des entrepôts, remplacé les poutres, refait les sols et aménagé deux chambres. L'autre entrepôt, il en a fait une étable. Les métayers qui descendaient des villages voisins du Taygète pour venir travailler dans le domaine admiraient son habileté. Eux, le sort les avait condamnés à cultiver la terre. Il avait plu — ils moissonnaient; il n'avait pas plu — ils se serraient la ceinture. Leurs relations avec le patron reposaient sur le principe de « la moitié de la moitié ». Chaque année, un quart de la récolte, quelle qu'elle fût, leur glissait par avance entre

les doigts. Certains d'entre eux, rusés comme le sont par tradition les affranchis, voulurent s'assurer la complicité de mon père. Ils furent amèrement déçus. Il n'avait jamais trempé dans aucune combine, même aux heures les plus difficiles. Le vol était une infamie. Et il croyait au travail.

Je le revois — je revois son corps, le mouvement de ses mains, quelle que fût la tâche en cours. Je me demande à présent quel rêve il poursuivait. Il n'était pas seulement impitoyable avec lui-même, il l'était également avec nous. Il n'y avait pas d'école dans les environs, et il nous obligeait à nous rendre jusqu'à Sparte à pied. Quatre kilomètres chaque fois, deux fois par jour, hiver comme été. Et Martha était encore une toute petite fille, au cours élémentaire.

Le médecin venait souvent dans la propriété, pour s'assurer que tout était en ordre. Il arrivait rarement seul. Lui et sa femme ouvraient le cortège à bord d'une vieille automobile découverte, suivis par deux attelages légers, peints avec le plus grand soin. Les roues étaient rouges, les montants de bois, dorés. Chaque fois qu'apparaissait cette procession, le domaine était en liesse. Les métayers se rassemblaient pour souhaiter la bienvenue aux patrons. Les hommes — et parmi eux, notre oncle — sautaient les premiers à bas des calèches, pour aider les jeunes demoiselles à descendre. C'étaient de belles journées, tout imprégnées du parfum de ces dames. Pendant les grandes chaleurs, tout

ce monde descendait, en couples discrets, pour aller se baigner dans le fleuve. Tandis que notre mère préparait le repas — le plus souvent, un canard élevé en plein air — notre père, avec les planches de nos lits, dressait une grande table à l'ombre d'un noyer, près de la mare. Nous, encore innocents et ravis de cette euphorie importée, nous lui donnions un coup de main. Sans nous douter, alors, que nous formions l'apparat pittoresque de cette idylle.

De tous les personnages de ce temps-là, seuls des noms ont survécu dans ma mémoire. Bakhaviolos. Beïnikolas, avec ses deux vaches suisses. Louïs, qui avait le même âge que moi — Louïs comment? Les Katsanidis. Damianos Kotsarelos: tous métayers et voisins. Ambélia, de Sparte: une miss provinciale d'avant-guerre, qui allait devenir plus tard la maîtresse du commandant italien de la place. Semoulis, également originaire de Sparte. Contraint par la nécessité de démentir son sobriquet, il nous vendait pendant les récréations du *pastéli* confectionné exclusivement avec du miel de caroube. Monsieur Takis, le patron. Anna-Mairi Vladé, la fille de notre professeur de religion, que son père avait imposée de force dans notre classe de garçons. Cours moyen deuxième année, 1942. Son amie, Sofia Pïkrou: mon seul amour, impubère et secret. Je remplissais, en rêvassant, mes cahiers de voiliers à son nom. Il m'arrive parfois, lorsque je n'arrive pas à trouver le sommeil, de me donner toutes les peines du

monde à tâcher de reconstituer les visages. En vain.

L'été de l'année 1943 fut terrible. Karavas était devenu une sorte de zone neutre. On voyait descendre, de nuit, des sections de l'armée de réserve de l'ELAS¹, qui venaient s'approvisionner ou brûler la maison de l'un ou l'autre « réactionnaire ». Le jour, c'étaient des patrouilles de miliciens qui venaient se livrer au pillage. Le quinze août, veille de la fête de la Sainte Vierge, les résistants tendirent une embuscade risquée en dessous d'Analipsi — un lieu d'exécution en bordure de la ville —, firent le coup de feu et exécutèrent le peloton qui était en train d'escorter quelques otages. Les Allemands devinrent fous de rage. Ils placardèrent des affiches étendant les heures du couvre-feu de vingt heures à huit heures du matin, dans toute la préfecture. Pour nous qui nous trouvions dans la zone neutre, ces restrictions n'avaient jamais eu cours.

Quatre jours plus tard, à l'aube, des sections spéciales de chasseurs firent silencieusement irruption par chez nous. Ils rassemblèrent tous les hommes qui s'étaient trouvés « hors de leur domicile » et, poursuivant leur expédition en direction des sources de l'Eurotas, ils les emmenèrent avec eux.

La nouvelle se répandit aussitôt. Tous étaient nos voisins, plus deux métayers qui avaient passé la nuit près de leur potager. Le hasard seul avait permis à notre père

1. Armée populaire de libération nationale. (ndt)

d'échapper à la raffle. Fourré dans le deuxième entrepôt, celui qu'il avait transformé en étable, il bataillait ferme avec un pourceau qu'il voulait castrer et, au milieu des hurlements de l'animal, il n'avait même pas entendu les Allemands passer. Vers neuf heures du soir, six femmes en pleurs se rassemblèrent dans notre cour. J'ignore si la présence d'un homme n'avait pas, inconsciemment, joué un rôle dans le choix du lieu. Notre père s'efforça en vain de les tranquilliser. Un peu plus tard, on vit arriver quelques-uns des métayers qui étaient entre-temps descendus de leur village. L'un d'eux eut la présence d'esprit de crier : « Fermez-la ! » De surprise, les femmes se tinrent coites. Ce paysan mal équarri, aux jambes légèrement arquées et qui avait sûrement quelques souvenirs du même ordre dans le sang, savait mentir. Il vint se tenir debout à côté de notre père et, jetant aux femmes un regard sévère :

— Vos hommes, ils les ont emmenés comme guides, dit-il. Ils vous les ramèneront avant ce soir.

C'était tout ce que les femmes voulaient savoir. Un profond soupir se fit entendre, comme si un nœud venait d'être dénoué. Mais les femmes ne se dispersèrent pas. Elles demeurèrent sur place et attendirent de conserve. L'une ou l'autre laissa échapper quelque joyuseté.

— Le mien était sorti pour faire ses besoins. Il se tenait encore le pantalon quand ils l'ont emmené.

Mais, à mesure que le soleil s'élevait dans le ciel, cette